

«Le rythme envoûtant du tambour emplissait l'air.»

BIENVENUE CHEZ LES MAPUCHE

De part et d'autre de la frontière entre l'Argentine et le Chili vit un peuple autochtone pour lequel l'ethnologue Anne Lavanchy s'est prise d'affection. Récit de ses séjours passionnants dans la petite cordillère des Andes.

L'été passé, pendant que la Suisse se liquéfiait sous la canicule, elle grelottait auprès d'un brasero, unique moyen de chauffage des habitations d'Elikura, à 800 km environ au sud de Santiago, au Chili. Un séjour passionnant et un rien éprouvant, qui n'est ni le premier ni le dernier d'Anne Lavanchy chez les Mapuche.

Cette jeune femme de 32 ans a une passion: son métier, l'ethnologie. Assistante aux Universités de Neuchâtel et de Lausanne, elle a créé des liens avec ceux et celles dont elle a partagé le quotidien durant une année et demie, dans le cadre d'un programme du Fonds national de la recherche scientifique.

Peuple mal-aimé

Elikura: son lac, ses plantations de pins et d'eucalyptus, ses collines verdoyantes. Et sa «cazuela» midi et soir. «C'est une soupe de pommes de terre, légumes, poulet (parfois), riz et coriandre dont on se lasse assez vite. J'ai bien essayé d'introduire les lasagnes chez mes hôtes, mais cela ne les a pas convaincus», raconte-t-elle. A

ce régime s'ajoute l'intimité imposée: avoir un lit à soi est un privilège rare et on doit parfois dormir avec six personnes. Sans parler des problèmes de santé: lorsqu'il pleut, ce qui est fréquent, les pesticides utilisés dans les

pas: elle aime l'Amérique latine et le sort de ces citoyens chiliens mal-aimés, voire méprisés, lui tient à cœur.

Entre montagne et océan

La situation des Mapuche – problèmes de terre, discrimination par la société dominante, influence des grandes compagnies forestières sur leur quotidien – est le sujet de sa thèse.

Son premier voyage chez les Mapuche, c'était en 1999. Elle a alors été introduite auprès d'eux par le dirigeant de l'une des communautés, rencontré chez des amis. Un hasard? «A moins que ce soit le destin!» suggère-t-elle.

Dans cette vallée de la petite cordillère des Andes, le climat n'est pas très riant. A l'est, gronde le Pacifique, souvent gris-vert, qui ne porte pas toujours bien son nom. Été comme hiver, l'humidité est constante. D'où les cérémonies pour demander de bonnes récoltes.

«Au cours de ces cérémonies, on dresse des branches de canelo, l'arbre sacré, de part et d'autre d'un autel. Lorsque c'est possible, elles se dérou-



plantations d'arbres se répandent dans les sources d'eau potable. «En général, seuls les nourrissons et les petits enfants sont vraiment affectés. Mais même un adulte peu habitué comme c'était mon cas peut en souffrir.» Sachant que le premier dispensaire est éloigné de plusieurs kilomètres et que le médecin n'y passe qu'une fois par semaine, l'aventure prend une tournure un peu sombre.

Mais Anne Lavanchy n'en démord



Anne Lavanchy s'est prise de passion pour ce peuple pauvre et discriminé.

Biographie:



INDIANA JANE

Née à Lausanne il y a 32 ans, Anne Lavanchy, ethnologue, est fascinée par le Chili. C'est dans les années 80, époque de militantisme contre la dictature de Pinochet, qu'elle découvre l'existence des Mapuche. Elle s'attaque à faire connaître ce peuple. L'espagnol, elle l'apprendra sur place. Parlant déjà l'allemand, le suisse allemand et l'anglais, elle fait encore un effort supplémentaire pour acquérir aussi des notions de mapudungun. Elle aime les loisirs simples: marcher, nager, regarder le foot et lire.





Les feuilles du canelo, arbre sacré, sont par exemple utilisées lors de rituels de guérison.



Photo Anne Lavanchy

Une grand-mère et sa petite-fille posent pour Anne Lavanchy, décembre 2002.



Photo Anne Lavanchy



Photo: www.barra.com.ar/cristiagos

Photo Patrick Lüthy/Laifphoto.org

Femme mapuche en habits traditionnels.



Photo Marcel Walther/Laif

Les Mapuche parlent une langue bien à eux: le mapudungun.



Photo: www.barra.com.ar/cristiagos



Les Mapuche se battent pour leur liberté.



La «Cancha de palin» est un jeu qui accompagne diverses célébrations.



lent auprès d'arbres entiers. Mais la déforestation des essences naturelles est telle que c'est rarement le cas. Celles-ci ont en effet été remplacées par des eucalyptus ou des pins, qui assèchent le sol et sont une vraie catastrophe pour la région.» Et une bénédiction pour les grandes compagnies.

Pour saisir ce qui se passe vraiment dans ce genre de célébrations, le mieux est de ne pas poser de question. «J'ai fini par comprendre que se taire et observer est la meilleure attitude possible. Les questions n'amènent souvent aucune réponse. Alors qu'avec le temps, une fois la confiance installée, les récits viennent d'eux-mêmes.»

C'est ce qui s'est produit pendant l'une des séances de guérison à laquelle Anne Lavanchy a assisté. Elle s'est déroulée sur plusieurs heures et s'inscrivait dans le cadre d'une vaste cérémonie qui, elle, a duré trois jours. Ce soir-là, c'est Elisabeth, son hôtesse devenue une amie, qui explique à la jeune ethnologue le sens d'un «spectacle» plutôt impressionnant: «La nuit était tombée. De petits groupes de danseurs tournaient dans le même sens, encore et encore, dans un mouvement qui semblait ne jamais devoir prendre fin, raconte-t-elle. Le rythme répétitif et envoûtant du tambour emplissait l'air. L'objet est lourd et la vieille chamane (ou machi, en mapudungun) qui le manipulait était aidée par trois personnes. L'atmosphère s'est peu à peu emplies de l'odeur des plantes médicinales brûlées en fumigation. Un cataplasme a été apposé sur le patient.»

Des moments très émouvants, à en croire Anne Lavanchy, qui tente d'expliquer l'inexplicable: «La transe de la machi, la présence du malade, l'adhésion du groupe: tout cela fait que l'on éprouve quelque chose de très fort, difficile à transmettre.»

Chamane au féminin

Au cours de cette cérémonie, où se soignent maux psychiques et physiques, la chamane est souvent une femme. Mais on ne s'annonce pas machi au premier venu. «Longtemps poursuivies pour exercice illégal de la médecine, les personnes qui ont ce don se font discrètes et c'est toujours par un intermédiaire que l'on arrive à elles, explique Anne Lavanchy. Un hôpital alternatif, près de Temuco, la ville la plus proche, fait pourtant appel à certaines d'entre elles.»

Entre la fascination exercée par ces pratiques, la pression professionnelle, le désir de comprendre et celui d'être acceptée par le groupe, l'équilibre à trouver n'est pas évident pour l'ethnologue. «Le risque est de se transformer en une sorte d'éponge, absorbant toutes les informations, sensations, impressions, et de perdre ses repères», constate Anne Lavanchy.

Caractère de cochon

Elle l'a appris à ses dépens, lorsqu'il lui a fallu réaffirmer son statut de gringa, femme seule de surcroît. Un soir en effet, les gags se sont faits un peu lourds à propos de sa relation avec Manuel, le dirigeant de la tribu dont l'attitude protectrice devenait pesante. Elle a décidé de quitter Elikura. Et là voilà partie, sac au dos, vers la ville voisine, histoire de reprendre ses esprits. Parce qu'«on finit par s'interroger sérieusement sur sa position et le sens de sa participation à la vie sociale. A force de ne pas vouloir projeter ses préjugés sur autrui, on perd de vue ses propres valeurs. C'est pourtant à elles qu'il faut revenir, quitte à entrer en conflit.»

Mais un bon conflit ouvert n'a jamais effrayé un Mapuche, bien au contraire. A son retour, un peu penaude, elle a été accueillie par ses hôtes, hilares. L'épisode l'a d'ailleurs ancrée davantage dans la communauté. «Les Mapuche aiment les caractères de cochon! Dans leur société conflictuelle, les ruptures de convivialité entre les membres d'une même famille, sur des sujets souvent anecdotiques, sont fréquentes. Elles peuvent durer longtemps, puis les liens se réactivent.»

Reste à éclaircir de nombreux mystères: comment se fait-il que les séances de guérison soient bel et bien efficaces? «Elles agissent à l'intérieur d'un systè-



En savoir plus:

Les Mapuche sont un peuple autochtone arbitrairement séparé par la frontière entre l'Argentine et le Chili. Estimés à environ 600 000 (sur une population chilienne de 15 millions), les Mapuche du Chili vivent majoritairement dans trois régions au sud du fleuve Bío Bío, entre Concepción et l'île de Chiloé, ainsi que dans la capitale, Santiago de Chile (voir partie hachurée). Dans les années 1880, suite à la «Guerre de Pacification», les familles se sont vu attribuer de petites parcelles de terre, les «reducciones», qui ne représentent qu'une très petite partie de leur territoire. *Appauvris par la réduction de leurs terres, les Mapuche ont aussi vu leur organisation sociale bouleversée.* Celle-ci est en effet reliée directement à une géographie particulière – où sont présents des «ngen», puissances des cours d'eau, des volcans, des arbres, etc. – et dont l'importance primordiale se retrouve dans le nom de ce peuple: *Mapuche est composé de Mapu, qui peut se traduire par «terre», «univers», et Che, qui signifie «les gens».*

me qui a sa logique dans un contexte particulier. Pour comprendre comment fonctionne ce système, il faut découvrir la multiplicité des relations qui se tissent entre les différents éléments de la vie de l'individu, à l'intérieur de son environnement.»

Actes de magie

Et les actes de ce que nous appelons de la magie? Peuvent-ils s'exercer sur un individu extérieur à la communauté? Un étranger peut-il être affecté par un malaise – baisse de vitalité, problèmes auditifs ou de digestion, migraines – provoqué par l'un de ces actes, le plus souvent inspiré par l'envie?

Anne Lavanchy rechigne à en dire plus. Mais elle retournera dans cette vallée dont le paysage est un récit. Pour ses habitants, les cours d'eau et les forêts sont des forces qui l'animent et qui racontent une histoire.

Un paysage qui n'est pas exotique. Pas davantage que ne le sont les Mapuche – même si les femmes portent, au cours des fêtes, de lourdes coiffes d'où pendent les pièces d'argent. «C'est le regard que l'on pose sur autrui qui fait l'exotisme. Les Mapuche vivent «normalement», selon nos critères, fait remarquer l'ethnologue. Mais ils font aussi appel à un autre univers de référence que nous opposons, à tort, à notre «modernité». C'est une erreur de croire cet univers immobilisé dans le passé. Il évolue, comme le nôtre, et intègre les changements dans un mouvement dynamique.»

L'année prochaine, Anne Lavanchy retrouvera la communauté qui l'a accueillie et qui tente de mettre sur pied une radio communautaire. Avec des programmes en mapudungun, la langue mapuche peu parlée à Elikura mais qui est en train de reprendre de la vigueur.